

Il faut bien le reconnaître, l'année 1977 n'a pas été l'une des plus brillantes pour le cinéma roumain, surtout par rapport à la saison précédente qui avait été marquée par des œuvres telles que *Tănase Scatiu* (Dan Pița), *Dincolo de pod* (Au-delà du pont, Mircea Veroiu), *Prin cenușa imperiului* (À travers les cendres de l'empire, Andrei Blaier). Mais de même que la moisson dépend des caprices des cieux, la trajectoire artistique d'un cinéma national est sujette à des hauts et des bas. Il faut aussi ajouter que l'année '77 a représenté pour la Roumanie une année de travail mais aussi de deuil. Le terrible tremblement de terre du 4 mars a profondément bouleversé l'existence de la nation et la production cinématographique ne saurait ne pas s'en ressentir aussi. Ce spasme effroyable des entrailles de la terre qui a ravagé la capitale et tant d'autres villes aura coûté la vie d'innombrables innocents. Parmi eux, le grand acteur Toma Caragiu, la tragédienne Eliza Petrăchescu, le scénographe Liviu Popa, l'écrivain et scénariste Alexandru Ivăsiuc, le jeune metteur en scène de télévision Alexandru Bocăneț.

Ce dernier venait justement de finir son premier film pour le grand écran, une comédie musicale *Gloria nu cântă* (Gloria ne chante pas) dont la première projection pour la presse aurait dû avoir lieu le lendemain même. Le lendemain du tremblement de terre. Par un étrange destin, le rôle principal du film avait été joué par Toma Caragiu, notre meilleur comique. Le soir du cataclysme, Bocăneț était passé en coup de vent voir son grand ami Toma. Une voiture l'attendait dans la rue le moteur en marche... On devait retrouver leurs corps trois jours plus tard, ensevelis sous les décombres, étroitement enlacés, comme si au dernier instant, les deux amis avaient vainement essayé de se protéger réciproquement...

Mais retournons au film *Gloria nu cântă*, comédie musicale qui a pour prétexte la participation des artistes amateurs d'une petite ville au grand concours organisé à échelle nationale par la Télévision. Son succès tant auprès du public que de la critique est la meilleure preuve que le talent d'Alexandru Bocăneț avait su s'adapter aux rigueurs du grand écran. Il était sans doute destiné à un brillant avenir. Le sort en a voulu autrement...

## CONTES, AVENTURES, FUSILLADES

Si les saisons précédentes avaient été dominées à tour de rôle par les grandes fresques historiques, par le film d'auteur ou par des sujets tirés directement des réalités de l'époque contemporaine, à quelques exceptions près, les films sortis en '77 ont eu pour principal but d'entrer dans les grâces du grand public. Ainsi, dans *Povestea dragostei* (Conte d'amour) Ion Popescu Gopo avec sa fantaisie fureteuse puise dans l'œuvre d'un écrivain classique, Ion Creangă, dont il met en scène un célèbre conte, dans une clef inattendue de science-fiction. Le résultat est une féerie musicale «pour enfants de 7 à 77 ans», comme nous le précise le générique. Voilà donc que vingt et un ans après la Palme d'Or obtenue à Cannes pour *Scurtă istorie* (Courte histoire), Gopo s'entête à trahir le court métrage animé pour flirter avec le long métrage joué, où il n'a pas toujours eu la même chance. Cette fois-ci il essaie de contenter tout le monde en mélangeant dans l'action des hommes, des personnages de dessin animé pour nous raconter de façon assez amusante, les avatars d'un couple de vieillards qui élèvent un enfant trouvé, sans se douter que c'est un extra-terrestre égaré lors d'un voyage de ses parents en soucoupe volante. Cette hantise de l'au-delà, propre à tous les films de Gopo, cette espèce de frisson cosmique toujours présent chez lui donnent à *Povestea dragostei* un cachet tout à fait particulier.

Un autre conte pour les enfants, dû au même Ion Creangă, a servi de prétexte à Elisabeta Bostan pour une somptueuse superproduction *Ma-Ma*, tournée en collaboration avec la France et l'URSS. Mondialement reconnue comme spécialiste en films pour les petits, Elisabeta Bostan mène joyeusement la ronde des aventures d'une chèvre et de ses trois petits chevreaux, aux prises avec le méchant loup, sous le regard complice de tous les autres animaux de la forêt et de la basse-cour. Les superbes masques zoomorphes créés par Max Factor et les perruques multicolores signées Alexandre, la musique de Temistocle Popa et de Gérard

Bourgeois, ainsi que plusieurs étoiles du ballet soviétique sur glace donnent à *Ma-Ma* le caractère d'un big show auquel les parents qui accompagnent leurs enfants au cinéma trouveront aussi leur compte.

Les enfants auront été vraiment gâtés en cette saison car *Misterul lui Herodot* (Le Mystère d'Hérodote), film de début de Geta Tarnavski, leur est également dédié. L'intention pédagogique de la réalisatrice se cache habilement derrière une trame policière et les aventures de deux écoliers qui, ayant déniché quelques vieux documents, partent en cachette à la recherche des vestiges de la cité daco-roumaine qui existait jadis dans les parages de leur village, la retrouvent, mais risquent de payer cher leur exploration car un éboulement les fait prisonniers de la ville découverte.

Eh principe, on dit que plus les années passent, plus les cinéastes se sentent plus mûrs pour attaquer des thèmes toujours plus ambitieux. En bien, depuis trois ou quatre ans nous assistons dans le cinéma roumain à un processus plutôt inverse. Ce sont les nouvelles générations, les jeunes réalisateurs qui affrontent les thèmes et les sujets d'envergure, tout en essayant de sortir des sentiers battus, pour ce qui concerne le style, tandis que la plupart des metteurs en scène appartenant à la génération des années '50 et '60 se réfugie dans de petits films commerciaux de tout repos. Ainsi, Mircea Drăgan, jadis auteur de vigoureuses fresques épiques, telles que *Setea* (La Soif, 1961) ou *Lupeni* '29 (1963), ne vise rien d'autre dans *Cuibul Salamandrelor* (Le Nid des salamandres) que de faire palpiter le cœur des spectateurs devant les prouesses de ses héros. Le scénario de Ioan Grigorescu continue en quelque sorte l'action d'un film antérieur, *Explozia* (L'Explosion), dont il reprend les principaux personnages, en l'occurrence Salamandră et son équipe de techniciens spécialisés à mater les incendies des sondes en éruption. Cette fois-ci l'action se déroule quelque part en Afrique du Nord où des techniciens roumains et américains finiront par vaincre, dans un effort commun, la furie des flammes qui avait embrasé une exploitation pétrolière, à la suite du sabotage d'une société transnationale. Tourné en location au Maroc, avec la participation d'un cast international qui réunit Stuart Whitman, Tony Kendall, Florin Piersic et Gheorghe Dinică, *Cuibul salamandrelor*, fit des salles combles. Mais est-ce tout ce qu'on attend d'une œuvre cinématographique? De même *Împuşcături sub clar de lună* (Fusillade au clair de lune) de Mircea Mureşan — qui en 1966 remportait le Prix Opera Prima à Cannes pour le réalisme tellurique de son film *Răscoala* (Le Soulèvement) — n'est qu'un

modeste policier, malgré la bravoure des comédiens.

Avant d'arriver, enfin, au meilleur film de la saison il faut bien rappeler aux lecteurs que le cinéma roumain produit annuellement 25 longs métrages, quelque 40 courts métrages d'animation et environ 250 courts métrages documentaires. C'est pourquoi un pareil compte rendu se doit de citer des noms tels Ion Truică (*Hidalgo în marea trecere, Pe roată*), Mihai Bădică (*Icar, Geneză*), Sabin Bălaşa (*Galaxie, Odă*) qui à travers les différentes techniques du film d'animation continuent à exprimer en thèmes philosophiques leur vision du monde. C'est pourquoi je dois absolument citer les noms des jeunes documentaristes Ada Pistiner (*Un cămin cultural — Une Maison de culture*), Eugen Gheorghiu (*Acolo unde se nasc curcubeie — La où naissent les arcs-en-ciel*) et Constantin Vaeni (*Ion Jalea*), qui reste fidèle au documentaire bien qu'il en est déjà à son deuxième long métrage. Attendu impatiemment par la critique et le public après son superbe opera prima *Zidul* (Le Mur), poétique évocation d'un épisode de la lutte antifasciste, Vaeni a surpris tout le monde avec *Buzduganul cu trei peceţi* (Le Sceptre à trois armoiries), superproduction historique du genre monumental. A sept ans distance du film *Mihai Viteazul* de Sergiu Nicolaescu, d'après le scénario de Titus Popovici, voilà qu'un autre scénariste, Eugen Mandric s'est proposé d'évoquer la figure héroïque du prince Michel le Brave lequel par ses prouesses d'armes et son intelligence politique a réussi à réunir pour une brève période, en 1600, sous le même drapeau, les trois provinces roumaines — la Moldavie, la Valachie et la Transylvanie — en accomplissant de ce fait le millénaire rêve d'unité des Roumains des deux côtés des Carpates. Cette nouvelle version d'un moment symbolique pour notre passé s'était proposé le but ambitieux d'approfondir les significations contemporaines de l'Histoire. Hélas, le scénario trop touffu et embrouillé n'a pas permis à Constantin Vaeni de faire preuve de son talent. Peut-être était-il encore trop tôt pour lui de passer du réalisme poétique à la philosophie de l'histoire.

Le meilleur film de l'année reste donc *Iarba verde de acasă*, œuvre de début d'un jeune critique de cinéma, Stere Gulea, auteur, il y a trois ans, d'un brillant moyen métrage de télévision, tourné en collaboration avec son collègue de génération Andrei Băleanu. C'est un essai poétique sur la solitude d'un jeune mathématicien lequel, mal à l'aise dans la capitale où il doit payer par des compromis moraux son ascension sociale, retourne comme simple instituteur dans son village natal, espé-

rant y retrouver son équilibre, mais là aussi il se sentira étranger. Ce film imprégné d'une douce tristesse, où l'on ne trouve que des demitons, plus saisissant pourtant que n'importe quel effet appuyé, n'est pas seulement un excellent début pour Stere Gulea. C'est un des meilleurs films d'actualité parus dernièrement en Roumanie et l'on ne doit pas s'étonner, car, par un processus dialectique, une nouvelle génération, celle de Dan Pița, Mircea Veroiu, Mircea Daneliuc, Alexandru Tatos, Cristina Nicolae, Maria Callas Dinescu, etc., domine actuellement le cinéma roumain. Absents cette année des écrans, car ils étaient en train de préparer les films de la saison prochaine, il n'y a pas de doute qu'en 1978 ils confirmeront leur talent et courage artistique.



## LE FESTIVAL DE COSTINEȘTI

Et puisque nous avons parlé des jeunes cinéastes, il faut absolument ajouter que, au début du mois de septembre au bord de la Mer Noire, à Costinești, a eu lieu sous l'égide du Comité Central de l'Union des Jeunes Communistes et du Conseil de la Culture et de l'Éducation Socialiste, le premier Festival National du Film pour les jeunes, qui a réuni pendant une semaine les meilleurs films des nouvelles générations. Dans le décor de l'immense campement pour la jeunesse de Costinești, ce Festival, qui a eu un succès extraordi-

naire tant auprès du public qu'après des spécialistes, a démontré une fois de plus de façon éclatante — s'il en était encore besoin — l'existence d'une nouvelle vague de metteurs en scène, dont les films se distinguent tant par la volonté d'un discours véridique que par la recherche d'un langage souple et novateur. Pendant sept jours, les jeunes qui se trouvaient en vacances à Costinești, «les veinards» comme on les a tout de suite appelés, ont pu voir une sélection des longs métrages et films de diplôme de Dan Pița, Mircea Veroiu, Mircea Daneliuc, Constantin Vaeni, Cristiana Nicolae, Mircea Moldovan, Maria Callas Dinescu, ainsi que des documentaires et des films d'animation. Le matin, une émission de deux heures, réalisée en direct sur la plage (grâce à une puissante station radio) avec les cinéastes et le public, mobilisait l'attention des presque six mille personnes, tandis que dans l'après-midi, toujours sur la plage, les haut-parleurs leur donnaient la possibilité de participer aux conférences de presse ouvertes au public, organisées avec les auteurs des films présentés la veille. «Des conférences de presse en bikini est-ce sérieux?» se sont demandé ceux qui n'étaient pas venus à Costinești. Ils ont été invités au prochain Festival, pour constater de leur propres yeux que parfois les vagues de la mer ont moins d'attrait pour cinq mille personnes, qu'une conférence de presse où ils peuvent exprimer leur opinion sur les films, en présence des réalisateurs.

*Manuela Gheorghiu*